

INSTITUT EURO 92

LE CONFLIT LIBERAUX- SOLIDARISTES AU 19EME SIECLE

Par Alain LAURENT

Professeur de Philosophie

Alors que le principe de solidarité sociale domine le débat politique au point d'être érigé en dogme de la pensée unique, il convient de rappeler qu'il est loin d'avoir toujours été à ce point consensuel. Né au 19ème siècle d'une convergence de la tradition contre-révolutionnaire et de l'égalitarisme du socialisme utopique, le solidarisme se développe en idéologie d'une « troisième voie » pour devenir le support et l'alibi du social-dirigisme. Mais cet avènement s'est produit d'une manière profondément conflictuelle. Au nom du principe de la responsabilité individuelle, les penseurs libéraux de l'époque se livrèrent à un combat frontal contre cette figure majeure de l'« exception française ».

(Juin 1996)

Introduction

De nombreux ouvrages parus en France aussi bien qu'aux Etats-Unis depuis quelques années le proclament à l'envi : nous vivons à l'ère de l'individu « *incertain* », « *zappeur* » invétéré, d'une part vulnérable, paumé, déboussolé - et de l'autre replié sur lui-même, reclus dans son petit bonheur privé. Avec à la clé une société aussi anomique qu'anémique, « *atomisée* », vide ou en quête de « *sens* ». Pour ces publications assurément intéressées à le faire accroire, pas de doute possible : cet état de choses a pour cause majeure le plein règne de l'« *individu-roi* », d'un individualisme effréné et forcément forcené, et de l'« *argent-roi* », donc d'un capitalisme « *sauvage* » et débridé. Bref, le plein règne du nouveau « *grand satan* » de la post-modernité : l'ultra-libéralisme, comme « *ils* » disent..

Au regard des critères rigoureux et classiques qui circonscrivent les réquisits de l'idée d'individualisme (le libre jeu d'acteurs caractérisés par leur indépendance individuelle de décision et d'action, par une autonomie réfléchie et responsable, par leur singularité et enfin par la poursuite de leur intérêt propre), un tel diagnostic apparaît largement dénué de toute pertinence. Les « *zombies* » et autres clones grégaires à pseudo-autonomie assistée et avides de sécurité, effrayés par la solitude et fuyant leur responsabilité propre, n'ont rien à voir ni avec les rudes Individus souverains, entreprenants et confiants en eux-mêmes, animés d'estime de soi et comptant d'abord sur leur propre force de la vraie tradition individualiste, ni avec les valeurs avérées de celui-ci : effort, mérite, fierté. On en est bien plutôt au degré zéro de l'individualisme, ou du moins réduits à un individualisme alors purement formel, dégénéré et caricatural.

Cela étant, et sans pour autant ramener tout l'actuel jeu de société à ces traits débilitants, il est malheureusement exact que l'ère du soi-disant « *individualisme démocratique de masse* » se caractérise entre autres par trois tendances dégénérescentes dominantes :

- Un narcissisme hédoniste qui sonne creux : la soumission boulimique aux caprices et pulsions immédiats étant souvent devenue la seule norme, l'individu se trouve alors en proie à l'envie (jouir passivement de tous les « *droits* » et ne surtout pas voir une tête qui dépasse), à l'ennui et à la peur de ne pas être aimé des autres ; dans ces conditions, « *être soi-même* » se ramène au culte d'un ego surgonflé par du ... vide car en « *manque* » de reconnaissance et d'assurance, inapte à la sereine estime de soi et à la vertu (l'effort vers le meilleur) - et aboutit donc à la stérilité intérieure et à l'impasse.

- Un relativisme erratique qui ne mène nulle part: dès lors que s'imposent le bon plaisir et le subjectivisme d'un sujet dépourvu de véritable consistance et de repères objectifs intérieurs, le libre arbitre raisonné disparaît au profit du ... libre arbitraire : tout est bon, tout est vrai et rien ne l'est, tout se vaut (bien que rien ne vaille, ce que *je* préfère...).

- Le nihilisme contemporain surgit de cette calamiteuse combinaison de narcissisme souffreteux et de relativisme désabusé, de cet effacement de la vertu et d'une hiérarchie lucide des valeurs. Il n'y a effectivement plus de « *sens* » ... commun lorsque prévalent la haine de soi et l'absence d'un « *soi* » fort et créateur. Il n'y a plus d'individu digne de ce nom, non plus. Et pas davantage de fructueuse coopération possible ...

Tout le problème est de savoir comment on en est arrivé là, sans encore une fois sombrer dans l'apocalyptisme. Et s'il faut croire la nouvelle plainte qui monte, accusant l'individualisme libéral et son « *laissez-faire* » d'être les vecteurs principaux de cette déliquescence des plus paradoxales, puisqu'elle les contaminerait eux-mêmes.

LA FAUSSE PISTE COMMUNAUTARIENNE

Que l'individualisme libéral soit le principal auteur des maux dont souffrirait la modernité, ce fut là longtemps le cheval de bataille enfourché par les socialistes et gauchistes de tous poils, par les tenants de l'extrême-droite et les diverses expressions du catholicisme. L'antienne est désormais reprise et développée avec insistance par le courant communautarien né aux Etats-Unis il y a une dizaine d'années, et qui commence à essaimer sur le vieux continent. Mais on ne résistera pas en passant au plaisir de rappeler à ceux qui ont la mémoire courte, que de 1920 à 1944 déjà, le salut conjoint dans l'anti-individualisme et la réinvention de la communauté fut le leitmotiv du maurrassisme, du personnalisme. .. « *communautaire* » à la Mounier puis du pétainisme ... A priori, donc, rien de nouveau sous le soleil : tout cela risque d'avoir un sérieux goût de déjà-vu...et se trouve fortement marqué et connoté sur le plan des tropismes idéologiques.

1 - Le communautarisme comme remède providentiel à la subversion individualiste/libérale

Pour les communautariens, ce qui fait l'identité humaine, c'est le lien social entendu de manière à la fois très traditionaliste et très sociologiste : pratiques sociales partagées, contexte historique, traditions communes. Le propre de l'être humain est d'être *situé, enraciné, enchâssé* dans un groupe ontologiquement premier et érigé en véritable sujet collectif autosubsistant, auquel il *appartient* (au double sens du terme) corps et âme : l'individu ne s'appartient donc pas et n'existe pas comme entité fondamentalement distincte et autonome. De ce même groupe de référence, il reçoit déjà toute constituée la substance de sa conception du bien, de la « *vie bonne* » et de la vertu. Sa personne n'est pas autre chose que l'ensemble de ses rôles sociaux constitutifs définis par la communauté. Son identité personnelle et ses fins dépendent avant tout de préconditions sociales et d'une intersubjectivité matricielle initiale.

L'individu ne possède par suite que secondairement des « *droits* » par rapport à cette communauté homogène et solidaire. S'il *peut* « *techniquement* » s'en émanciper en transcendant contexte et rôles sociaux, il ne *doit* moralement surtout pas le faire car ce n'est qu'en son sein qu'il peut trouver consistance et épanouissement - et s'en affranchir relèverait d'une perversion subversive nuisant à sa personne et à celle des autres. L'homme du communautarisme n'a le choix qu'entre une apostasie coupable et dissolvante - et le dévouement quasiment oblatif à la conservation d'un bien commun qui l'absorbe.

On imagine ainsi aisément que dans l'optique communautarienne, l'individualisme libéral incarne un repoussoir radical et soit tenu pour directement responsable de la supposée désintégration sociale ambiante. Censée professer une « *neutralité axiologique* » et une approche purement « *procédurale* » des affaires humaines, la société libérale ne pourrait que générer une privatisation généralisée de l'existence qui « *atomise* », fragmente, isole et déracine les êtres. D'essence séparatiste et dissociatrice, elle saperait et dissoudrait les allégeances et encastremements naturels. Elle induirait des individus *désengagés* ne pouvant

connaître la vie bonne puisque vertu et identité substantielle leur seraient de fait interdits. Foncièrement transgressive, la société libérale aggraverait la santé morale des personnes et des communautés - et il conviendrait par conséquent d'en finir avec le type de vie artificielle et pathologique qu'elle impose : donc avec l'ordre libéral lui-même. Pour reconstituer un monde tissé de communautés juxtaposées ou emboîtées.

2 - Un néo-tribalisme paternaliste et hyper...relativiste

Le projet et le diagnostic communautariens « *pèchent* » sur deux points majeurs : une présentation intellectuelle falsificatrice des fondements de la société libérale, et l'incapacité à éviter de ressembler dans un retour aux schèmes sociologiques et éthiques de la vie tribale.

Tout d'abord, il est manifestement erroné de prétendre que la société libérale est axiologiquement « *neutre* », qu'elle se résume à une simple addition de préférences subjectives où tout se réduirait à une quête utilitariste. Si, en première analyse, elle renvoie à une méta-éthique d'apparence neutre seulement chargée d'assurer la coexistence d'une pluralité de conceptions du bien, il est fort clair qu'en impliquant ainsi le respect d'une égalité en droit des individus et en privilégiant leur liberté à la fois comme fin en soi et comme moyen d'accéder au bien, elle pose des valeurs suprêmes et instaure un ... bien commun (condition commune de possibilité d'un accès personnel à un bien singulier) qui sont rien moins que neutres ou dissolvants. Si favoriser des conduites individuelles responsables, justes et tolérantes est réputé « *neutre* » sur le plan moral, c'est que les mots n'ont plus de sens. Liberté, responsabilité, justice et tolérance sont d'éminents « *biens* » substantiels - et ils le sont tellement que ce sont eux qui définissent communément ce qu'on appelle une vie *civilisée* - et qu'ils sont les premiers à être supprimés et niés par les despotismes (ce qui ne paraît jamais être un problème pour les communautariens...).

On ajoutera en outre que dans la société libérale, rien n'empêche que ce soit de s'associer volontairement à d'autres pour vivre de manière communautaire pour leur propre compte. Et que les tendances relativistes/nihilistes relevées au début ont certainement plus pour cause l'emprise de l'étatisme et la persistance d'une culture collectiviste préjudiciables à l'exercice raisonné d'une véritable responsabilité individuelle.

Quant au modèle communautarien, il apparaît à un tel point véhiculer des anti-valeurs ... dissolvantes (de la liberté responsable) et des anti-concepts cognitifs qu'on se demande comment à l'orée du troisième millénaire des esprits avisés peuvent oser proposer une aussi triviale réédition du vieux holisme tribal (à moins que ce ne soit une expression supplémentaire de la débâcle millénariste ?).

Les excellentes raisons de lui récuser toute validité sociologique, éthique et politique - et ceci au nom des valeurs cardinales dont s'est nourrie la civilisation occidentale dans son évolution historique vers la société ouverte (Bergson, Popper, Hayek ...) - ne manquent pas. On peut les articuler comme suit :

Sacralisation de l'héritage social collectif, ce qui implique une conception ultra-déterministe de l'être humain ainsi réduit à l'état de « *produit social* », une assignation à résidence forcée et surveillée dans le groupe d'origine et un recours à un conditionnement extorquant le « *consentement* » (?) à cet enfermement.

- Viol des fondements de la nature humaine à laquelle est déniée le droit élémentaire de librement user de sa capacité d'autodétermination ; l'encastrement d'autorité dans la communauté est une ... castration de l'individu, dont l'issue logique est le sacrifice de soi au groupe.

- Contravention aux réquisits les plus évidents de l'éthique, laquelle, si elle va sans s'asseoir sur une liberté de choix, se trouve dès lors dépourvue de tout sens véritable et devient proprement immorale.

- Flou total dans la réponse à la simple question : de *quelle* communauté concrète parle-t-on toujours ? Quelle est donc *ma* prétendue communauté d'assignation ? Le clan familial ? Le quartier ou le village où je vis ? La corporation professionnelle ou l'entreprise où je travaille ? *Mon* (?) ethnie ou, pendant qu'on y est, *ma race* ? Ma religion (et si je n'en ai pas ?) ? La nation ? Ou tout cela à la fois ? Quel encerclement ! Et si d'aventure toutes ces appartenances se contredisaient ?

- Confusionnisme latent : avoir quelque chose en commun (des valeurs, par exemple), que ce soit d'ailleurs choisi ou non, n'entraîne pas nécessairement une vie communautaire ni l'appartenance à une communauté assimilable à une entité.

- Réification animiste de la communauté dissociée de ses membres et hypostasiée, dans la plus pure tradition holiste, en entité autonome surplombant les êtres humains agissants et seuls vivants, on *n'appartient* pas par nature à une communauté, on la *constitue*.

- Dérive vers un *hyper-relativisme* de groupe : sans aucun souci critique de rechercher une vérité universelle, les traditions et coutumes d'un groupe toujours historiquement contingentes sont érigées en « *vérités* » locales de fait. C'est la mort de la liberté rationnelle de l'esprit.

- Impérialisme idéologique sous-jacent dans la référence à un « *bien commun* » substantiel qui, compte tenu de la diversité naturelle des conceptions du bien, ne peut qu'être que l'imposition coercitive d'une d'entre elles par certains et parce que cela satisfait leurs fantasmes ou leurs rêves de pouvoir paternaliste.

- Mise en place obligée de fantastiques dispositifs de contrôle social inquisitoriaux afin de prévenir ou de sanctionner désobéissances, insoumissions, déviances et dissidences : dans le micro-despotisme quotidien du communautarisme, la chasse aux esprits libres et autres hérétiques est ouverte en permanence .Il faudra bien rééduquer les nouveaux *asociaux*.

En définitive et globalement parlant, la solution communautarienne ne peut pas aboutir à autre chose qu'à une retribalisation du vivre-ensemble ainsi qu'à une sorte de *communisme* culturel et moral. Derrière cet idéal du « *kibboutz* » se tapit la nostalgie de la société close et le désir d'y faire régresser tout le monde. Il suffit de substituer « *classe* » ou « *race* », ces autres *collectifs* à fixation jouisseuse, pour découvrir un schème sociologique bien connu à l'oeuvre. Autant dire qu'avec le communautarisme et la tentation totalitaire douce qui l'anime, la *communauté des hommes libres* chère à Aristote n'est pas en vue.

II - LA VOIE ROYALE DE L 'OBJECTIVISME RANDIEN ... 'AMELIORE'

Alors qu'Ayn Rand est désormais exclusivement connue comme « prophète » d'une éthique et d'une épistémologie objectivistes centrées sur l'affirmation de la vertu de l'égoïsme rationnel, la première période de sa carrière littéraire et intellectuelle (1934-1948) a été essentiellement placée sous le signe d'une revendication et d'une célébration de l'individualisme. C'est à celle-ci qu'il faut revenir pour comprendre en quoi l'objectivisme qui s'est ensuite greffé dessus pour en approfondir et mieux cadrer le sens peut offrir la solution de juste mesure permettant de dépasser les débordements antagonistes mais complices des relativismes du subjectivisme irrationnel d'une part, et du communautarisme néo-tribal de l'autre.

1 - L'individualisme selon Ayn Rand

« Je crois que l'homme sera toujours un individualiste, qu'il le sache ou non, et je désire faire mon devoir de le lui faire comprendre », « Je peux dire que tous les livres que j'écrirai jamais seront toujours voués à la défense de la cause de l'individu » (Ayn Rand Letters, 28/7/1934 et 5/7/1943) : comme le répète de plus aussi par ailleurs Ayn Rand tout au long de cette période, la vocation de son oeuvre est d'être une dense et permanente profession de foi individualiste. A tel point qu'entre 1940 et 1944, son grand projet est d'écrire un pamphlet intitulé *The Individualist Manifesto* ou *The Individualist Credo* ou encore *The Moral Basis of Individualism* - qui finira par être publié sous forme de digest dans le ... *Reader's Digest* de janvier 1944 sous le titre *The Only Path to Tomorrow*.

La conception randienne en la matière se déploie à partir d'une alternative paradigmatique fondatrice : « le conflit entre l'individualisme et le collectivisme » - une question qui concerne d'abord « la relation de l'homme aux autres hommes ». Si le collectivisme renvoie bien sûr au primat du groupe sur l'individu et a naturellement partie liée avec l'altruisme et le tribalisme - ces bêtes noires randiennes l'individualisme selon Ayn Rand est un « code moral basé sur le droit inaliénable de l'homme de vivre pour lui-même et pour son propre compte » (Letters, 17/4/1947).

Si elle insiste d'emblée sur la nature foncièrement éthique de l'individualisme (« *L'individualiste absolu est l'homme moral par excellence* » - précepte illustré dans le célèbre plaidoyer pro domo d'Howard Roark dans *The Fountainhead*, « *L'individualisme, qui signifie un genre de vie basé sur des droits individuels inaliénables, ne peut qu'être bien* »), il s'ensuit que tout ce qui se réfère à un collectif quelconque - groupe ou ... communauté - est proprement immoral. Car « *chaque homme existe de par son propre droit et non pour le compte du groupe* » (17/4/47). Raison pour laquelle l'individualisme, en exprimant le propre de la nature humaine et de ses plus hautes exigences, vaut par lui-même et non pour ses conséquences positives (démocratie, prospérité).

2 - L'éthique objectiviste : la vertu de l'égoïsme rationnel

Bien que cet approfondissement s'amorce dès *The Fountainhead*, ce n'est qu'à partir du début des années 50 qu'Ayn Rand commence à vouloir préserver l'individualisme de toute dérive subjectiviste en le « calant » sur le socle objectif des exigences d'une nature humaine

définies par l'usage nécessaire et privilégié de la raison ainsi que par l'inhérence immanente de droits naturels.

Dès 1946, elle note que « *c'est seulement sur la base de la morale de l'individualisme (dont la raison est le critère fondamental - la morale a un fondement objectif) que chaque homme est libre de décider de ce qui est bien pour lui et seulement pour lui* ». Et il est revenu à N. Branden d'expliquer ainsi ce recentrement de l'individualisme sur l'éthique de l'égoïsme rationnel : « *Un homme qui cherche à fuir la responsabilité de conduire sa vie par sa propre pensée et ses propres efforts, et qui souhaite survivre en conquérant, gouvernant et exploitant les autres, n'est pas un individualiste. Un individualiste est un homme qui vit pour son propre compte et par son propre esprit. ..Un individualiste est avant tout et en tout un être de raison.. la rationalité est la précondition de l'indépendance et de la confiance en soi* » (*The Objectivist Newsletter*, avril 1962).

Au fondement anthropologique et ontologique de la perspective objectiviste, il y a la double reconnaissance de l'existence, objective et universelle, d'une nature humaine et de son individuation radicale et première. Dans la réalité, il n'existe que des individus, chacun d'entre eux devant s'efforcer d'actualiser à sa manière singulière cette nature commune qui les pourvoit originellement d'une capacité spécifique de réflexion (conscience + raison) et du droit d'en librement user afin de réaliser la fin de tout être humain : d'abord (sur)vivre, puis mais corrélativement accéder au bonheur dans l'accomplissement de soi.

Pour Ayn Rand, vivre en tant qu'être humain - individuellement et rationnellement - c'est entreprendre de vivre pour soi et donc par soi, en propriétaire responsable de soi. Cette finalité éminemment « *égoïste* », qui fait de chaque individu une fin en soi, implique le déploiement de vertus et la définition d'un code de valeurs propres à en permettre la réalisation. Ce que seule la raison peut assurer dans un contexte de liberté de choix et d'intégrité créatrice de l'individu.

L'éthique objectiviste fait ainsi de la pratique de l'égoïsme « *rationnel* » puisqu'il découle logiquement des spécificités de la nature humaine et ne peut opérer efficacement que dans la prise en compte cohérente et rigoureusement conceptualisée du réel) une *vertu*, où *self-interest* et *self-esteem* s'enrichissent interactivement. Ce qu'Aristote, dont Ayn Rand se recommande explicitement, a fort magistralement exposé dans le livre IX de *l'Éthique à Nicomaque*.

3 - Une contribution aristotélicienne à l'édification d'une communauté d'hommes libres

Interdisant logiquement de faire de l'individu un animal social sacrificiel livré aux calculs utilitaires et hédonistes des prédateurs et autres prêcheurs d'altruisme, l'éthique objectiviste offre le meilleur point d'appui possible pour amener les individus à entretenir des relations de respect et d'estime mutuels ainsi qu'une fructueuse coopération volontaire et contractuelle. L'égoïsme vertueux qu'elle prône se révèle fondamentalement bienveillant pour autrui : plus et mieux je poursuis mon intérêt rationnel propre, et plus et mieux les autres s'en trouvent. Et « *négativement* », car exempts de toute spoliation-coercition, et « *positivement* », car ils bénéficient des résultats de ma confiance et de ma créativité communes ou à un bien commun minimal et « *ouvert* » définissant une *méta-éthique* permettant d'accorder ensemble les souverainetés individuelles.

Pour la première fois dans l'histoire de l'Humanité les individus sont potentiellement libres et responsables du choix de leur conception du bien - ce qui contrarie évidemment aussi bien ceux qui préfèrent demeurer cloîtrés dans un statut de mineurs ou de grands enfants devant être pris en charge, et ceux, les prédateurs paternalistes, qui risquent d'être privés de l'occasion d'exercer leurs talents de tuteurs hypocritement « *égoïstes* ».

L'alternative est donc claire:

- *Ou bien*, armés des principes venant d'être énoncés et qu'une éducation appropriée à la responsabilité de soi devrait instiller précocement dans les esprits, on s'efforce résolument d'entrer dans un monde vraiment *civilisé*, où une civilité raisonnée et ouverte sert de matrice à la coexistence et la coopération des individualités singulières ...

- *Ou bien* l'on régresse soit dans une sorte d'anarchie erratique (subjectivisme, nihilisme, relativisme), soit dans une franche retribalisation juxtaposant une multiplicité de *communautés* chacune bien close sur l'arbitraire collectivisé des appartenances et des coutumes.

Dans ces deux derniers cas, rien ne pourra empêcher les vrais hommes libres (l'inverse de l'animal social) de faire sécession, d'entrer en dissidence et de se constituer en .. communauté discrète et éclatée de rebelles civilisés refusant de se laisser aller à la facilité comme d'appartenir et de communier en rond ...